



**HAL**  
open science

## Les armées

Pascal Buresi, Abbès Zouache

► **To cite this version:**

Pascal Buresi, Abbès Zouache. Les armées. Cyrille Aillet; Emmanuelle Tixier; Éric Vallet. Gouverner en Islam, Xe-XVe s., Atlande, pp.393-418, 2014, 978-2-35030-273-7. halshs-01440052

**HAL Id: halshs-01440052**

**<https://shs.hal.science/halshs-01440052>**

Submitted on 20 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# VI. Les Armées

Pascal Buresi (CNRS-CIHAM-UMR 5648, EHESS, FP7-ERC StG 263361)

et Abbès Zouache (CNRS-CIHAM-UMR 5648)

## Sommaire

A. L'armée comme fait politique et social.....	1
B. Les armées d'Orient.....	2
a. Conceptions et représentations de l'armée.....	3
b. Composition et structure des armées.....	4
Effectifs.....	4
Cavaliers et fantassins.....	5
Réguliers et auxiliaires.....	5
Des armées composites.....	6
Gestion, organisation, hiérarchies.....	7
Forteresses et citadelles.....	7
c. Combattre.....	9
Formes de la guerre.....	9
Deux contraintes : la communication et la logistique .....	9
Les combats.....	10
C. Les armées de l'Occident musulman.....	11
a. Structures et composition.....	12
La garde princière : hasham.....	12
La diversité des armées.....	12
La composition des troupes.....	14
La flotte.....	14
Les soldes.....	14
Les défilés.....	15
b. Les différents types de guerre.....	15
Les formes dominantes de combat.....	15
Chrétiens contre musulmans.....	16
Conclusion.....	16

Gouverner, c'est assurer l'ordre intérieur et la défense du territoire. L'organisation et le contrôle des forces armées est donc essentiel pour assurer l'effectivité du pouvoir. Pourtant, aucune réflexion d'ensemble n'a encore été menée, dans la longue durée, sur les relations entre armée et pouvoir, dans les sociétés islamiques d'Occident ou d'Orient.

### A. L'armée comme fait politique et social

En effet, l'historiographie de la guerre en terre d'Islam, qui englobe l'étude des armées, s'est longtemps focalisée sur deux périodes. La période des débuts de l'islam, d'une part, pour laquelle l'enjeu majeur était de comprendre comment les armées musulmanes, où l'élément bédouin était censé être majoritaire, avaient pu conquérir des territoires aussi vastes en l'emportant sur des armées que l'on pensait beaucoup mieux organisées et équipées. Le *jihâd\** était généralement considéré comme l'élément

fondamental de cette réussite, et vu comme un révélateur du caractère fondamentalement guerrier et violent de l'islam. La *Reconquista* ibérique et les Croisades, d'autre part, marquées par l'affrontement entre armées chrétiennes et musulmanes, était censée, par exemple sous la plume de Joseph-Toussaint Reinaud (1848), avoir favorisé le perfectionnement des institutions militaires de l'Islam.

Après la Seconde Guerre mondiale, sous l'impulsion d'historiens arabisants comme Claude Cahen et David Ayalon, l'importance du fait militaire dans l'évolution des sociétés islamiques a commencé à être soulignée, les armées étaient désormais envisagées comme des rouages à part entière de la société. Les études récentes montrent à quel point la composition et l'organisation des troupes ont pu varier en fonction de facteurs multiples. Le contexte géographique, notamment l'ouverture maritime et la question de l'approvisionnement en bois, déterminait par exemple le poids relatif de la cavalerie, de l'infanterie et de la marine. L'utilisation de soldats-esclaves ou d'hommes libres, de professionnels ou de volontaires, la composition ethnique des contingents, l'étatisation ou au contraire la privatisation des troupes : autant de critères à prendre en compte dans la description des armées. Sans compter que la nature des guerres menées a pu varier, faire intervenir des formes de légitimation religieuse, et impliquer des volontaires de la foi.

La première spécificité de l'Islam au Moyen Âge est le rôle que les esclaves ont joué dans les armées. Du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, d'al-Andalus à l'Irak, les esclaves militaires (*mamlûks\**), jouent un rôle fondamental, au point de s'emparer du pouvoir pendant quelques décennies dans certaines Taïfas (v.) d'al-Andalus au XI<sup>e</sup> siècle, et pendant près de deux cents ans en Égypte où ils ont constitué le « système mamlouk » (v.). Alors que dans le monde latin, la servitude est un opprobre qui interdit le métier des armes et la cavalerie, signe d'appartenance à la chevalerie, la servitude est considérée à l'époque mamlouke comme un passage obligé pour pouvoir diriger l'armée et exercer le pouvoir.

Une autre spécificité concerne la professionnalisation de l'activité militaire. Dans la chrétienté, la professionnalisation est liée à une organisation sociale très hiérarchisée, où la chevalerie s'arroge le monopole de la violence légitime, ainsi qu'à un phénomène de christianisation de la guerre qui, sous l'égide de la réforme grégorienne et de la première croisade, débouche sur l'apparition de la figure du *miles christi* et du Croisé et sur la naissance des ordres militaro-monastiques comme celui du Temple. La professionnalisation des armées s'opère différemment en terre d'Islam, où elle est peut-être plus marquée en Orient, sous l'impulsion des Turcs, qu'en Occident. Elle y témoigne d'une sécularisation précoce du fait militaire, car dès l'époque abbasside l'élargissement des modes de recrutement aboutit à la constitution d'armées califales ou régionales qui ne sont plus l'émanation du peuple musulman en arme. Même si des combattants de la foi, volontaires, continuent à œuvrer à l'expansion ou à la défense de l'Islam, la protection des territoires n'est plus confiée aux fidèles mais à des professionnels formés, entraînés et payés pour cela.

La situation diffère un peu au Maghreb où, malgré l'utilisation par les Almoravides et par les Almohades de mercenaires chrétiens et d'esclaves noirs, les armées s'appuient longtemps sur la vigueur des tribus comme les Kutâma pour les Fatimides (v.), les Lamtûna pour les Almoravides (v.), les Masmûda pour les Almohades (v.), les Hintâta pour les Hafside (v.), ou les Zénètes pour les Mérinides (v.). Cette différence explique pourquoi c'est en Orient que la militarisation du pouvoir trouve son expression la plus aboutie. À partir du IX<sup>e</sup> siècle, l'armée y devient le principal lieu de pouvoir, au point, selon Stephen Humphreys (1977), de se confondre avec l'État pendant le sultanat mamlouk.

## **B. Les armées d'Orient**

Au Proche-Orient, l'arrivée des Turcs (esclaves ou libres) a été déterminante dans l'évolution des armées. Les armées sont désormais dominées par les cavaliers lourds, même si les fantassins spécialisés y ont également toute leur place. Surtout, les sultanats mis en place par les Turcs à partir du XI<sup>e</sup> siècle rehaussent le prestige des militaires.

### a. Conceptions et représentations de l'armée

Une double conception de l'armée irrigue les sources théoriques et narratives arabes orientales. L'armée y est d'abord appréhendée comme un rassemblement de guerriers, dont l'objet est de faire la guerre, phénomène destructeur sans pareil, qui rompt l'ordre établi. Dès lors, on ne s'étonnera pas de constater que les trois principaux termes utilisés par les auteurs arabes pour désigner l'armée ont une connotation négative : *jund*, qui renvoie à l'idée de dureté et de sécheresse, *jaysh* à l'idée d'agitation et de tourbillon, et *'askar* à la violence. De manière générale, le droit musulman condamne la guerre (*harb*) ; seule la guerre menée à des fins religieuses (*jihâd*\*) est légalement autorisée ; il s'agit même d'un devoir collectif (*fard kifâya*) de la communauté destiné à promouvoir la *sharî'a*\*, la « voie droite » de la Loi.

Mais l'armée est aussi vue comme un instrument de gouvernement, une institution qui doit permettre de pérenniser un pouvoir, d'exprimer un ordre social et religieux, d'instaurer la justice. Elle permet d'asseoir l'autorité du souverain, que tout sujet doit respecter. Al-Ghazâlî (m. 1111) décrit la « hiérarchie louable » qui doit s'établir « entre le roi, son armée et ses sujets, hiérarchie dans laquelle le roi est clairvoyant et dominateur, l'armée forte et obéissante et les sujets faibles et dociles » [HOGGA, 1993]. La même idée, issue de la tradition iranienne, est exprimée par al-Harawî (m. 1215) dans les « Conseils » qu'il rédige à l'intention de Saladin : « [...] le monde est un jardin dont la clôture est l'État ; l'État est un gouvernement dont la tête est le prince ; le prince est un berger assisté par l'armée ; l'armée est faite d'auxiliaires entretenus par l'argent ; l'argent est le moyen de subsistance fourni par les sujets ; les sujets sont les esclaves qu'asservit la justice ; la justice est le lien par lequel se maintient l'équilibre du monde » [SOURDEL-THOMINE, 1961-2]. Ces extraits confirment que la pensée politique de l'Islam a bien pris en compte – et théorisé – le changement politique majeur qui a affecté le Proche-Orient, désormais dominé par des souverains séculiers. L'armée professionnelle y est envisagée comme le premier support de la souveraineté. Elle ne doit cependant pas l'incarner elle-même : « L'exercice du pouvoir a toujours été le propre du souverain, et non celui de l'armée. Il ne faut point la laisser disposer de sa puissance », affirme Nizâm al-Mulk (m. 1092). L'armée est en effet aussi porteuse de sédition. Le souverain doit donc tout à la fois la ménager et la diriger d'une main de fer. Il doit tisser des liens privilégiés avec ses soldats, combattre à leurs côtés (l'image du souverain-guerrier s'impose dès l'époque des Grands Seljoukides, et plus encore à partir des Zenguides) et veiller à ce qu'ils soient régulièrement payés, mais il ne doit pas non plus hésiter à les violenter dès lors qu'ils ne respectent pas les règles édictées.

Par ailleurs, les auteurs des manuels militaires ne cessent de rappeler que l'armée doit se mettre au service de l'islam et des musulmans, les défendre et propager la foi. Dans ces ouvrages, le Prophète-guerrier, ses compagnons et leurs soldats sont des modèles que chaque souverain, chaque officier et chaque soldat est invité à suivre. Il n'y a rien d'étonnant à cela : du x<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, l'Islam est en recul en Méditerranée ; le Proche-Orient est régulièrement menacé par des infidèles – Byzantins puis croisés, Mongols enfin. Toute force militaire doit donc constituer un rempart contre ses agressions. En outre, les nouveaux maîtres du pouvoir, qui sont les principaux destinataires de ces manuels, sont pour la plupart des étrangers récemment islamisés, à qui les lettrés rappellent leurs devoirs religieux.

Car l'armée est un lieu d'intégration sans pareil pour les nombreux groupes ethniques qui s'installent – volontairement ou non – au Proche-Orient. L'intégration de ces nouveaux arrivants s'accompagne parfois d'une inversion des valeurs dominantes, perceptible dans les sources narratives. Ainsi, les guerriers turcs, qui suscitent certes toujours une certaine méfiance, voire parfois du mépris, sont aussi régulièrement vantés, dans les sources narratives, pour leur force, leur courage, leur aptitude à rétablir l'ordre, ou leur engagement au service de l'islam.

Surtout, dorénavant, la profession militaire valorise et assure la promotion d'une classe d'esclaves. Sans doute la servilité n'est-elle pas pensée par ses premiers promoteurs comme un atout autre que militaire : les califes abbassides cherchent avant tout à créer une armée efficace, dont les soldats, détachés de tous liens tribaux et familiaux, se montreront fidèles. Mais rapidement, par la force des choses, la servilité permet de diriger l'armée et de s'arroger le pouvoir. Après 1250, elle est même la principale condition pour y accéder.

L'idée la plus commune, popularisée notamment par David Ayalon, est que ces soldats étrangers forment une classe aristocratique sans lien réel avec les populations des sociétés des pays qu'ils dominent ; deux sociétés, l'une civile et l'autre militaire, auraient coexisté sans rapport profond. Cette thèse est contestée par l'historiographie la plus récente, à raison. En effet, dans l'ensemble des sociétés du Proche-Orient, nombre de militaires (ainsi que leurs descendants) intègrent sans difficulté la société civile. Et, dans l'Égypte mamlouke surtout, la culture des guerriers se diffuse à l'ensemble des urbains. Parmi les vecteurs de diffusion de cette culture, on compte les manifestations grandioses, revues, parades militaires, jeux (en particulier le polo) et joutes, auxquelles tout un chacun peut assister. Des hippodromes fastueux sont construits en nombre (notamment par Baybars), qui deviennent des lieux de sociabilité où les classes dominantes, religieuses et civiles, peuvent se rencontrer et se mêler. Qânsûh al-Ghawrî (m. 1516) y tient même, deux fois par semaine, des audiences judiciaires.

### *b. Composition et structure des armées*

#### **Effectifs**

L'impact des guerriers sur les sociétés ne dépend pas de leur poids démographique, qui est assurément mineur : même s'il est impossible d'y estimer la proportion d'hommes de guerre, il est incontestable qu'ils sont très largement minoritaires. En tout état de cause, seuls les souverains les plus puissants disposent des moyens suffisants à l'entretien d'armées permanentes qui dépassent la dizaine de milliers d'hommes, parmi lesquels les cavaliers sont minoritaires.

Les sources permettent parfois de proposer des estimations. On a ainsi pu considérer que l'armée bouyide aurait compté entre 10 et 15.000 hommes dans chacune des régions qu'elle dominait, Iraq, Fârs et Jibâl. En Iraq, au x<sup>e</sup> siècle, elle est réduite drastiquement, peut-être de moitié. Une telle réduction d'effectifs touche aussi l'armée fatimide, à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. L'armée pléthorique décrite par le voyageur persan Nâsir-i Khusraw, qui visite Le Caire au milieu du xi<sup>e</sup> siècle, est décimée par la grande crise qui touche le régime chiite, de 1062 à 1073. Selon Nâsir-i Khusraw, elle aurait compté 215.000 soldats, chiffre assurément exagéré mais qui témoigne de son caractère démesuré et dispendieux. Réformée et transformée selon les standards du temps, qui privilégie l'aspect qualitatif sur le quantitatif, elle compte ensuite entre 11 et 16.500 hommes stationnés au Caire, selon des auteurs tardifs mais généralement bien informés comme al-Qalqashandî (m. 1418) et al-Maqrîzî (m. 1442). Il faut leur ajouter les garnisons des provinces d'Égypte et de Syrie, soit quelques milliers d'hommes. La flotte est aussi déclinante. Elle ne compte probablement plus, au xii<sup>e</sup> siècle, les 5000 hommes qui y servaient aux plus beaux jours de la dynastie.

Plus à l'est aussi, les armées se réduisent en nombre. Au total, l'empire seljoukide entretient probablement plusieurs dizaines de milliers de soldats, dans la deuxième moitié du xi<sup>e</sup> siècle. Mais tous ne sont pas mobilisables et ne dépendent pas directement du sultan. Selon Rawandî, un historien persan de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, les sultans Alp Arslân (m. 1072) et Malik Shâh (m. 1092) disposent respectivement de 40.000 et de 46.000 cavaliers, mais le potentiel de leurs successeurs est bien moindre. Au xii<sup>e</sup> siècle, ceux d'Iraq et de Perse occidentale peuvent rameuter de fortes troupes seulement en cas d'urgence, une quinzaine de milliers d'hommes au plus pour Barkyârûq (m. 1105) en 1102. Les princes bourides de Damas ne disposent, au quotidien, que d'environ 2000 cavaliers.

Par la suite, le potentiel de recrutement des Zenguides, des Ayyoubides et des Mamlouks, est supérieur. Nûr al-Dîn (m. 1174) et Saladin (m. 1193) peuvent compter sur une dizaine de milliers de cavaliers – probablement entre 12 et 14 000 cavaliers, pour Saladin, au début de son règne. Il faut attendre le règne du sultan mamlouk Baybars (m. 1277) pour qu'un tel nombre soit dépassé. Un chroniqueur, al-Yûnînî (m. 1326), affirme que l'armée égyptienne de Baybars compte jusqu'à 30.000 ou même 40.000 cavaliers, soit trois à quatre fois plus que celle des sultans ayyoubides al-Kâmil Muhammad (m. 1238) et al-Sâlih Ayyûb (m. 1249). Ces chiffres, sujets à caution, dénotent l'augmentation des effectifs au début du sultanat mamlouk. Il semble que, par la suite, les effectifs des armées mamloukes décroissent, en particulier sous les Circassiens, qui auraient tout de même réussi à aligner 20.000 hommes contre les Ottomans en 1517.

Ces chiffres présument de la puissance théorique d'un souverain ou d'une dynastie. Mais il faut aussi tenir compte du fait que tous les soldats réguliers ne participent pas aux combats. Certaines armées, quoique pléthoriques comme celle des Fatimides, comportent de très nombreux soldats d'apparat qui ne combattent pas. En outre, pour les batailles, les troupes régulières sont rejointes par des auxiliaires stipendiés, dont les sources affirment souvent qu'ils sont bien plus nombreux. Dans tous les cas, la majorité des combats n'implique qu'un nombre limité d'hommes : souvent quelques dizaines ou quelques centaines d'hommes, parfois un ou deux milliers. Rarement, la dizaine de milliers de cavaliers est dépassée : à 'Ayn Jâlût (1260), les Mamlouks ont aligné 12. 000 cavaliers, ainsi qu'un nombre indéterminé de piétons.

#### **Cavaliers et fantassins**

Les sources ne dénombrent que les cavaliers, car ils dominent la guerre. Les cavaliers légers, dont la mobilité est appréciée, continuent à jouer un rôle important dans toutes les armées. Jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ils sont encore majoritaires dans les forces militaires des princes arabes d'Iraq, de Haute-Mésopotamie et du Bilâd al-Shâm, qui les recrutent surtout parmi les bédouins\*. Par la suite, ils ne continuent à jouer un rôle important que dans les espaces où les tribus bédouines sont reines, comme le Hijâz.

Les seigneurs de la guerre sont donc les cavaliers lourds. Les *mamlûks*\* sont les plus réputés. Ils forment d'ailleurs l'essentiel de la garde personnelle des souverains : autour d'un millier d'hommes sous Nûr al-Dîn (m. 1174) et Saladin (m. 1193), peut-être plus de quatre fois plus pendant le règne des plus puissants sultans mamlouks bahrides, avant que leur nombre ne décroisse sous les Circassiens. Ainsi, le sultan al-Ghawrî (m. 1516) dispose d'une garde royale de 1200 *mamlûks* à la veille de la disparition du sultanat mamlouk.

Assurément plus nombreux que les cavaliers ((probablement entre la moitié et 2/3 des combattants), les fantassins sont beaucoup plus rarement dénombrés dans les sources narratives. Sauf dans les armées des Bouyides et des Fatimides (jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle pour ces derniers), la plupart d'entre eux sont militairement et socialement dominés. Les historiographes arabes s'attardent peu sur leur efficacité militaire, ni sur la création d'unités de piétons munis d'armes à feu, probablement pendant le règne du sultan Qaytbay (r. 1468-1496). Pourtant, les auteurs des manuels militaires ne les négligent pas, insistant sur les combattants très spécialisés (sapeurs, manieurs de machines de jet ou lanceurs de feu grégeois), dont on ne peut se passer pendant la guerre de siège, ou sur les archers à pied et les arbalétriers, sans lesquels nulle bataille ne peut être remportée.

#### **Réguliers et auxiliaires**

La plupart de ces soldats – sauf ceux qui n'étaient recrutés que pour le temps d'une campagne – font partie de l'armée permanente. Celle-ci n'est pas, à proprement parler, une armée d'État, si ce n'est, un temps, dans le califat fatimide, ainsi que dans le sultanat mamlouk, dans une certaine mesure. En effet, la généralisation du système de l'*iqta'*\* a pour conséquence de faire de toute armée de quelque importance une fédération de troupes qui repose sur des liens d'interdépendance. Le souverain dispose d'une armée personnelle – le plus souvent de quelques milliers d'hommes –, qui ne suffit ni à contrôler tous ses territoires qui reconnaissent son autorité, ni à mener l'ensemble de ses campagnes. Ses proches et les principaux officiers se voient attribuer le revenu fiscal d'une circonscription foncière contre un service armé. Chacun possède donc sa propre troupe, où les *mamlûks*\* constituent une élite sociale combattante, mais où l'on trouve aussi des unités composées d'hommes libres. Dans le sultanat mamlouk, on distingue ainsi les *mamlûks* du sultan, ceux des émirs, et les cavaliers nés libres, qui forment la *halqa*.

L'enjeu, pour le souverain, est de veiller à ce que sa propre troupe dépasse en nombre et en qualité celle de ses principaux émirs. Au-delà de quelques centaines d'hommes, les émirs et les princes peuvent espérer concurrencer le souverain. Cependant, faute d'alliance avec d'autres émirs, concurrencer le souverain n'est pas aisé, car ce dernier dispose généralement de moyens financiers beaucoup plus importants, qui lui permettent de recruter des auxiliaires.

Ces derniers forment un second cercle de combattants, qui se greffe au noyau des soldats professionnels. Ce sont avant tout des nomades, bédouins et Turkmènes essentiellement, mais aussi Kurdes et, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, Khwarizmiens ou Mongols. L'influence des bédouins connaît un certain déclin à partir du XI<sup>e</sup> siècle, mais les tribus arabes n'en demeurent pas moins actives. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'alliance des bédouins de Syrie centrale et méridionale est encore considérée comme indispensable par le sultan Qâlâwûn (m. 1290) pour lutter contre les Mongols. Pourtant, les nomades venus des steppes d'Asie centrale les ont supplantés depuis longtemps, en particulier les Turcomans, dont Nizâm al-Mulk (m. 1092) déplore l'indiscipline, mais affirme qu'ils sont le soutien de la dynastie seljoukide. Plus lourdement armés que les bédouins, les nomades venus de la steppe sont régulièrement sédentarisés par les souverains, et intégrés dans leurs armées permanentes.

Un troisième cercle de combattants peut être identifié, constitué de troupes occasionnelles qui combattent le plus souvent à pied. Leur apport est fondamental en situation d'urgence (invasion ou siège prolongé d'une cité de premier plan). Les « Volontaires de la foi » participent encore à la lutte contre l'ennemi chrétien dans le Bilâd al-Shâm\* des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Des groupes de montagnards armés peuvent aussi, épisodiquement, y assister l'armée du prince, qui les recrute parfois comme archers. Enfin, les milices urbaines d'Iraq, de Haute-Mésopotamie et de Syrie se montrent très actives, entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, lorsque les dynasties régnantes sont faibles. Ils constituent parfois des bandes paramilitaires rémunérées par le prince, et intègrent parfois son armée : en Syrie sous les Bourides, les *ahdâths*\* paradent aux côtés de sa garde personnelle. Enfin, en cas d'absolue nécessité, d'autres populations urbaines sont mobilisées : à Alep au XI<sup>e</sup> siècle, l'émir Lu'lu' mobilise même des chrétiens et des Juifs, qui n'ont pourtant théoriquement pas le droit d'être armés.

#### Des armées composites

Les armées sont également composites du point de vue des ethnies qui s'y mêlent. Le souverain s'entoure volontiers de membres de son propre groupe ethnique, mais le poids relatif des ethnies dépend aussi du réservoir de recrutement. Ainsi, l'armée fatimide d'Égypte comporte un très grand nombre de *Sûdân* (des « Noirs ») du fait de la proximité du Soudan et de l'Éthiopie, d'où ils sont importés.

Cette mixité ethnique s'accompagne de la domination d'un groupe ethnique, comme les Daylamites dans les armées bouyides, les Turcs dans celles des Zenguides, les Kurdes et les Turcs dans celles des Ayyoubides, les Turcs puis les Circassiens dans celle des Mamlouks. Des tensions très vives peuvent opposer deux groupes ethniques dominants. Par exemple, la crise égyptienne des années 1062-73 est marquée par une lutte implacable entre les contingents noirs et turcs. Selon les historiographes arabes, au début du règne de Saladin, l'affrontement entre l'armée de Saladin et l'armée fatimide prend à nouveau la forme d'une opposition (tout aussi violente qu'un siècle auparavant) entre les Turcs et les *Sûdân*. Les mêmes historiographes insistent aussi régulièrement sur le caractère ethnique des combats qui opposent Turcs et Circassiens dans le sultanat mamlouk.

Pour autant, la mixité ethnique n'est jamais abandonnée. Il faut dire qu'elle est pensée comme militairement efficace. Selon les théoriciens, il s'agit, pour le chef d'armée, de tirer profit au mieux des aptitudes propres à chaque groupe ethnique, aptitudes dont on pense qu'elles sont déterminées par l'origine géographique et le mode de vie. Par exemple, les Turcs sont vus comme des cavaliers hors-pairs parce qu'ils sont originaires de la steppe, où la dureté de la vie les a amenés à ne faire qu'un avec leur cheval. Dans la pratique, l'identité ethnique détermine effectivement une certaine spécialisation des tâches, qui à son tour paraît déterminer la hiérarchie militaire : être turc (ou circassien) implique d'être un cavalier lourd et de pouvoir espérer gravir les échelons de l'armée. En réalité, les choses sont plus complexes. D'autres facteurs que l'identité ethnique sont déterminants pour accéder au commandement, en particulier l'identité religieuse (il est impératif d'être musulman), la servilité, l'arme (la cavalerie ou l'infanterie), les qualités martiales, la personnalité de ceux qui promeuvent les soldats (le souverain et les officiers). Au X<sup>e</sup> siècle, Kâfûr (m. 968), un eunuque noir, doit ainsi à ses compétences militaires et administratives d'être placé à la tête de l'armée. Dans l'armée fatimide, les *Sûdân* servent tout à la fois à cheval et à pied, de même que les Arméniens après que Badr al-Jamâlî (m. 1094) et son fils al-Afdal (m. 1121) aient tenté de transformer l'armée sur le modèle oriental. Même dans cette armée, que les

historiographes disent organisée sur un mode ethnique, des régiments (ainsi ceux créés par Badr al-Jamâlî) mêlent plusieurs groupes ethniques. Il en va de même de la flotte, où se côtoient des Maghrébins (appréciés pour leurs qualités de marins) et tous les déclassés qu'on y incorpore, en particulier des Noirs. Dans l'armée ayyoubide, les Kurdes nés libres, quoique minoritaires, n'en tiennent pas moins une place importante dans l'armée. Dans l'armée mamlouke, l'homogénéisation ethnique de l'encadrement paraît plus aboutie.

### Gestion, organisation, hiérarchies

L'administration militaire des grandes dynasties repose sur un *dîwân*\* de l'armée, généralement nommé *dîwân al-jaysh* (*dîwân al-'ard* dans l'administration seljoukide), ainsi que sur les *dîwâns* financiers. Les flottes fatimides dépendent d'un *dîwân* spécifique, dit *dîwân al-jihâd* ou « *dîwân* de la construction navale », qui disparaît après la conquête du pays par Shîrkûh et Saladin, mais que ce dernier recrée en 1181. Lui incombe la gestion de la construction des flottes – dans des arsenaux d'État, sous les Fatimides –, mais aussi le paiement de la solde des marins.

Le *dîwân* est chargé de l'inscription des soldats sur un registre, du paiement des troupes et de l'organisation des revues, qui jouent un rôle très important parce qu'elles permettent de contrôler les troupes et l'état de l'équipement et des montures qui leur ont été fournis. Le paiement se fait en numéraire ou en nature, sans compter les contributions exceptionnelles qui sont parfois versées aux soldats (par exemple avant une expédition d'envergure), et la part de butin qu'ils peuvent espérer recevoir. Le souverain puise aussi ponctuellement dans sa caisse personnelle pour payer les troupes. La règle est de beaucoup mieux payer les cavaliers que les fantassins – ils touchent souvent plus du double. Même s'il est difficile d'être précis, les salaires des militaires paraissent connaître une inflation constante, dans la longue durée, en particulier celui des officiers de haut rang. En effet, ces derniers bénéficient de revenus de plus en plus importants à partir du moment où le système de l'*iqṭâ'*\* se diffuse. Doit-on en conclure que les budgets militaires, qui doivent aussi financer les expéditions, la construction et l'entretien des fortifications, et l'importation ou la fabrication des armes entreposées dans des magasins d'État, ont pu entraver le développement économique des sociétés du Proche-Orient ? Il semble que non. D'ailleurs, une partie des moyens mobilisés ou confisqués par l'armée est réinvesti en ville, par exemple *via* le patronage urbain actif des élites militaires.

En sus de leur fonction militaire, ces élites occupent des charges de l'État et des fonctions de cour. Dès lors, on ne sait pas toujours si le titre qui leur est attribué dans les sources correspond à leur fonction dans l'armée, à la cour ou dans l'État. Les hiérarchies militaires ne sont donc pas toujours aisées à déterminer, même en ce qui concerne les dynasties les mieux documentées. La direction de l'armée est théoriquement assurée par le souverain. En réalité, il la délègue souvent à un général en chef, qui est diversement nommé, selon les lieux et les époques (*hâjib*\* dans l'armée seljoukide ; *atabeg*\* chez les Mamlouks). Des émirs assument les fonctions de commandement. Là encore, des titres divers leur sont attribués, qui témoignent de l'influence de traditions arabe, persane ou turques. Combien d'hommes chaque officier a sous son commandement, nous l'ignorons le plus souvent, du fait du silence ou de l'imprécision des sources. Dans l'armée très hiérarchisée des Mamlouks, à partir du règne du sultan Baybars (m. 1277), l'armée est réorganisée selon un système qui règle la proportion entre officiers et hommes de troupes. Des émirs de 1000, de 100, de 40 et de 10 sont institués, ces chiffres correspondant théoriquement au nombre de cavaliers qu'ils commandent et fournissent au souverain.

### Forteresses et citadelles

Les forteresses et les citadelles urbaines jouent aussi un rôle majeur dans les systèmes militaires de toutes les dynasties. Elles sont confiées à un gouverneur militaire, parfois nommé *wâlî* ou *nâ'ib*. Il a sous sa responsabilité une garnison, qui n'est pas forcément très nombreuse : au <sup>xii</sup>e siècle, quelques dizaines d'hommes pour les châteaux les plus modestes en Haute-Mésopotamie ; de 37 à 350 hommes à Baalbek, en Syrie centrale, en 1139 ; 54 *mamlûks*\*, assistés d'autres soldats, à Safad, après que Baybars s'en soit emparé en 1263.



Dans le sultanat ayyoubide, les citadelles et les forteresses comptent parmi les organes indispensables au contrôle des territoires conquis par Saladin, au maintien de leur unité et à l'exercice du pouvoir. Ces places fortes jouent un rôle important au moment de la crise de succession après la mort du sultan en 1193 et, par la suite, lors des conflits internes qui émaillent le règne de la dynastie ayyoubide jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, au point que nombre d'entre elles ont davantage contribué à l'affirmation et au maintien du pouvoir des souverains à la tête de leur principauté ou de leur *iqṭā'*<sup>c\*</sup> qu'à la protection du territoire face à l'ennemi croisé [Humphreys, 1977 ; Michaudel, 2007].

Rares sont les forteresses construites *ex nihilo* par les princes ayyoubides et leurs émirs. Le plus souvent, ils restaurent ou reforment des places érigées avant eux par les princes zenguides, notamment Nûr al-Dîn (r. 1146-1173), et par les croisés. En dehors du Caire et du Sinaï, qui conservent les deux commandes architecturales militaires emblématiques de sa prise de pouvoir, Saladin, le fondateur de la dynastie ayyoubide, n'est pas un grand bâtisseur de forteresses. La construction de l'enceinte du Caire et de sa citadelle dans les années 1170-1180 répond à la fois à la nécessité de reforment une ville dont l'enceinte est devenue obsolète, et, plus symboliquement, pour Saladin, d'affirmer son pouvoir fraîchement acquis en apparaissant comme le rempart, le protecteur contre toute nouvelle invasion croisée. La forteresse de Sadr, qu'il fait ériger dans le Sinaï, et celle de l'îlot de Graye, qu'il prend aux croisés, doivent lui permettre de verrouiller l'accès au Caire et de lancer des attaques en territoire franc, notamment en direction des deux forteresses de Kérak et de Shawbak qui entravent la circulation entre la Syrie et l'Égypte et barrent la route du pèlerinage vers la Mecque [Mouton, 2010] La même nécessité de conférer un cadre sécurisé à son autorité conduisit al-Malik al-<sup>c</sup>Adil, le frère de Saladin et le nouvel homme fort de la dynastie, à reforment l'ancienne citadelle seldjoukide de Damas au début du XIII<sup>e</sup> siècle [Berthier, 2003]. Ces forteresses princières renferment tous les bâtiments nécessaires à la vie de cour. Protégés derrière de puissantes murailles, de luxueux complexes palatiaux comprennent une mosquée, des salles de réception et d'audience, des bains et, parfois des jardins.

À cette époque, les nombreuses guerres de siège ont conduit à un perfectionnement de la poliorcétique, en particulier celui des machines de jet. Le trébuchet à contrepoids mobile serait à l'origine de la transformation de l'architecture militaire, contrainte à s'adapter à cette arme destructrice [Chevedden, 1999]. La taille des ouvrages défensifs croît de façon spectaculaire au début du XIII<sup>e</sup> siècle : les longs tracés d'enceintes ponctués de tours espacées et de faibles dimensions font désormais place à des courtines épaisses et à des tours imposantes. Dans cette course à la défense, la commande architecturale des Ayyoubides se distingue par la construction de tours quadrangulaires gigantesques, dépassant les vingt à trente mètres de côtés. Véritables tours-palais, ces ouvrages combinent des éléments défensifs et résidentiels. Les citadelles syriennes de Damas et de Bosra, la forteresse de 'Ajlûn en Jordanie renferment de parfaits exemples de ce nouveau type d'ouvrages militaires. Ces tours décrites par les contemporains comme étant « aussi grosses que des châteaux » doivent entrer visuellement en compétition avec les tours maîtresses et les donjons érigés par les croisés en Syrie depuis le début du XII<sup>e</sup> siècle. Cette « monumentalisation » des fortifications ayyoubides glorifie les princes et leurs émirs ; elle est renforcée par l'apposition d'inscriptions souveraines, dans des cartouches et sur de longs bandeaux épigraphiques, ainsi que par le déploiement d'ornements, sous forme de morceaux sculptés ou de réemplois antiques, disposés sur les tours, les enceintes et leurs archères. Ces ornements sont notamment concentrés au niveau des portes d'entrée principales qui offraient un cadre monumental à certaines audiences et cérémonies d'investiture [Yovitchitch, 2011].

Les forteresses ayyoubides endommagées par les raids mongols sont restaurées par les Mamlouks qui reconstruisent leurs couronnements, apportant quelques perfectionnements comme le mâchicoulis continu sur consoles. Ces places, qui jouissaient sous les Ayyoubides d'une certaine indépendance, entrent désormais dans un système centralisé, les anciens détenteurs d'*iqṭā'*<sup>c\*</sup> étant remplacés, au gré des reconquêtes, par des gouverneurs. Les places côtières, susceptibles de servir de base de reconquête, sont démantelées et leur matériel de guerre réparti dans des arsenaux situés à l'intérieur des terres.

### c. *Combattre*

La guerre se rationalise au fil des siècles. Progrès de la logistique, spécialisation des tâches sur le champ de bataille, technicité de plus en plus marquée et utilisation de tactiques variées caractérisent l'ensemble de la période au programme, du moins pour la guerre terrestre : si ce n'est sous les Fatimides, qui disposent de plusieurs centaines de bateaux sous al-Mu'izz (m. 975), mais guère plus d'une centaine lors de la chute de la dynastie, la guerre maritime est considérée comme accessoire. Les efforts de Saladin pour reconstruire une flotte de guerre font long feu et ne sont pas poursuivis par ses successeurs. Quant aux Mamlouks, ils ne font construire une flotte qu'en cas de nécessité.

#### **Formes de la guerre**

La guerre de siège joue un rôle premier, d'abord parce que conquérir (ou conserver, c'est selon) une place forte, c'est s'assurer le contrôle d'un territoire et/ou d'une voie de circulation. À une époque où les frontières sont sinon mal définies, du moins mouvantes, contrôler un territoire, c'est s'installer dans une ville fortifiée, une forteresse ou un château. Rien d'étonnant, dès lors, si les évolutions techniques les plus marquantes concernent la guerre de siège.

Les principales dynasties organisent aussi régulièrement des expéditions de conquête. Certaines sont lointaines, durent plusieurs mois, comme celles des Fatimides en Syrie, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, des Seljoukides aux frontières septentrionales et orientales de l'empire ou en Syrie, ou celles que Nûr al-Dîn finance en Égypte, entre le printemps 1164 et le début de l'année 1169. Mais la majorité des combats qui procèdent d'un État constitué visent à conserver plutôt qu'à conquérir un territoire : à affirmer une autorité, punir ou soumettre un allié ou un affidé récalcitrant, à résister à une armée d'invasion, ou à installer des relais sur des territoires que l'on cherche à contrôler indirectement. C'est ainsi, par exemple, que procèdent les Zenguides, les Ayyoubides et les Mamlouks dans les marges septentrionales de Syrie et en Haute-Mésopotamie.

C'est que la guerre est une entreprise risquée, d'autant plus qu'un souverain en campagne risque toujours de voir apparaître, sur ses arrières, un ennemi parfois surgi de l'intérieur même de ses États. Tous les souverains le savent : une armée décimée est synonyme d'affaiblissement voire de perte du pouvoir. On ne s'étonnera donc pas de constater que les auteurs de manuels militaires conseillent toujours la prudence et la patience au chef de guerre. À leurs yeux, éviter d'engager l'ensemble de ses forces est une règle que, dans la pratique, la plupart des souverains respectent. Dans un tel cadre, refuser le combat n'est en rien dégradant. Bien des affrontements tournent court et se limitent à des combats d'avant-gardes, ou prennent la forme d'une guerre de harcèlement ou d'intimidation. Au xii<sup>e</sup> siècle, Nûr al-Dîn parvient ainsi à s'emparer de Damas sans que jamais son armée n'affronte celle de ses adversaires bourides, qu'elle vient pourtant défier à plusieurs reprises. Le sultan mamlouk Baybars (m. 1277), dont les historiographes arabes font un conquérant magnifique, utilise des stratégies variées pour venir à bout de ses multiples ennemis. Conscient de la force des Mongols, il ne cherche pas vraiment à les affronter, et s'appuie tout autant sur une diplomatie habile que sur ses réseaux d'espionnage et de fortification. Face aux Latins d'Orient, moins menaçants, il combine, de 1263 à 1271, les raids violents et les actions diplomatiques, s'évertuant à dresser une faction contre une autre, n'hésitant pas même, pour parvenir à ses fins, à fournir des troupes à celles qui acceptent de se ranger sous son autorité.

#### **Deux contraintes : la communication et la logistique**

En chef de guerre avisé, Baybars a compris que la victoire se construit bien en amont des combats. Il crée donc un réseau d'espionnage. En cela, il n'innove guère : il y a longtemps qu'au Proche-Orient, les armées un tant soit peu structurées disposent d'espions, dont Nizâm al-Mulk (m. 1092) ou al-Harawî (m. 1215) soulignent l'importance. En revanche, il crée un système de poste à chevaux (*barîd\**) qui doit lui permettre, le cas échéant, d'être informé au plus vite des mouvements de l'ennemi. Sous les Mamlouks, d'autres systèmes de signalisation existent – tour de guet, télégraphie optique et surtout pigeons voyageurs, qui avaient déjà été auparavant largement utilisés.

Une autre difficulté doit être surmontée, qui impose de privilégier la guerre de proximité : la logistique des armées pose d'innombrables problèmes, notamment en termes de ravitaillement, de stockage et de transport des armes. Les théoriciens en sont très conscients. Ils conseillent au souverain, tel Nizâm al-Mulk (m. 1092) ou al-Harawî (m. 1215), d'organiser soigneusement les expéditions en s'appuyant sur des unités spécialisées chargées du ravitaillement, ainsi que sur des stations relais. Dans la pratique, l'approvisionnement des troupes est toujours difficile, même pour les États les plus puissants. Même lorsque les *dîwâns*\* leur fournissent équipement et approvisionnements, avant leur départ, les corps expéditionnaires doivent vivre sur les pays traversés ou avoir recours aux marchands qui suivent les armées ou s'installent aux abords des places assiégées, lorsque le siège s'éternise. Par exemple, avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, les soldats des armées fatimides envoyées en Syrie se voient distribuer, en sus de leur équipement, une allocation qui leur permet de se nourrir (ainsi que leurs montures) pendant un ou deux mois. Ensuite, les représentants locaux du calife doivent prendre le relais et essayer d'assurer le ravitaillement. Les chefs des armées envoyées par les sultans seljoukides en Haute-Mésopotamie, en Syrie ou sur les frontières septentrionales de leur empire, sollicitent, sur leur chemin, des affidés ou des alliés, qui n'ont guère d'autre choix que de répondre favorablement à leur demande. Les pillages sont aussi nombreux, mais ne suffisent pas ; en 1110, l'émir de Mossoul doit ainsi interrompre le siège d'Édesse car les vivres manquent, la campagne environnante ayant été trop sollicitée. Moins de deux siècles plus tard, la machine militaire mamlouke parvient beaucoup mieux à faire face à de telles contraintes. Les campagnes militaires loin du Caire, qui ont lieu de préférence au printemps, sont soigneusement organisées. Avant le départ, des armes et des provisions sont stockées dans des stations relais situées le long des voies de circulation qui seront empruntées. En outre, les soldats reçoivent une contribution spéciale, grâce à laquelle ils peuvent s'acheter des provisions.

Cependant, même sous les Mamlouks, ces contraintes imposent de limiter la durée des campagnes militaires. Rares sont les souverains qui, tel Saladin pendant la Troisième Croisade, peuvent mobiliser leurs troupes pendant de très longs mois. D'ailleurs, les armées d'invasion qui ne réussissent pas à rapidement exploiter les ressources locales sont condamnées à l'échec. Dans les rangs des premiers croisés, le ravitaillement des hommes et des chevaux est une obsession, d'autant plus lorsqu'ils ne bénéficient plus de l'aide des Byzantins. L'échec des Mongols à 'Ayn Jalût, en 1260, a pu être attribué à leurs difficultés à faire pâître leurs milliers de montures.

### Les combats

Le Proche-Orient est un carrefour militaire, où l'art militaire évolue sous diverses influences, en particulier celles des armées d'Asie centrale. Quelques tendances majeures peuvent être identifiées, qui touchent inégalement les régions.

L'une d'elle est organisationnelle : la spécialisation des tâches s'accroît progressivement, dans le cadre d'unités de plus en plus cohésives, à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Elle est en partie conditionnée par les évolutions techniques, qui touchent d'abord la guerre de siège. L'innovation la plus marquante concerne les engins de siège. Sans doute connus longtemps auparavant, les trébuchets à contrepoids se diffusent à partir de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle. D'autres armes de jet très destructrices sont utilisées pour défendre ou attaquer une place forte. Dans ce dernier cas, en sus des bombardements, on privilégie la sape, que les Khurâsâniens ou les Alépins sont réputés pratiquer avec une habileté sans pareille, et l'échelade. Assaillants et défenseurs font aussi un usage presque systématique du feu grégeois, que l'on projette dans des pots munis de mèches en verre ou, semble-t-il, en terre cuite. Le feu grégeois est aussi largement utilisé dans la guerre maritime, mais moins systématiquement lors des batailles rangées, pendant lesquelles des feux odorants peuvent être allumés et des explosions provoquées, de manière à effrayer l'ennemi. Une autre innovation majeure touche les armées du Proche-Orient, à la fin du sultanat mamlouk : l'arme à feu apparaît. Les Mamlouks en font usage, certes avec moins d'efficacité que leurs ennemis ottomans.

Sur le champ de bataille aussi, où les troupes semblent immuablement ordonnées en trois corps (aile gauche/centre/aile droite), en sus de l'avant et de l'arrière-garde, les tâches sont codifiées. Certains combattants doivent semer la mort à distance : les archers, les arbalétriers, les lanceurs de feu

grégeois, et même, à la fin de l'époque mamlouke, des fantassins munis d'armes à feu portatives. La cavalerie, très mobile, harcèle l'ennemi en lançant des javelots ou en tirant des flèches ; régulièrement, elle tente d'isoler ou d'envelopper une unité ennemie qui s'est écartée des autres unités. Parfois accompagnés par des piétons, les cavaliers lourds mènent la charge ou absorbent celle de l'ennemi. Le choc frontal est forcément dévastateur. On cherche d'ailleurs le plus possible à l'éviter, soit en s'écartant lorsque la cavalerie ennemie est toute proche, soit en effectuant une fuite simulée destinée à l'entraîner sur un terrain plus propice, où des troupes de réserve l'attendent pour l'attaquer par les flancs ou, mieux par l'arrière. En effet, l'effet de surprise est toujours recherché. Dans tous les cas, la mobilité est reine, les cavaliers lourds rois.

Ces considérations générales augurent mal du grand nombre de tactiques que les belligérants mettent en œuvre, et des progrès continus de la réflexion tactique, qui connaît ses plus forts développements aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, si on en croit le nombre considérable de manuels militaires qui sont alors rédigés. Les auteurs de ces manuels décrivent, parfois en s'appuyant sur des schémas, des ordonnancements d'armées et des manœuvres complexes, dont on ne sait pas encore dans quelle mesure ils inspirent l'encadrement militaire. Du moins peut-on affirmer – car les sources narratives le montrent – que les sultans mamlouks suivent certains conseils des théoriciens, par exemple en ce qui concerne le soin à apporter au choix du terrain d'affrontement ou à l'articulation des mouvements des différents corps d'armée.

Quelle proportion de combattants est tuée, nous l'ignorons le plus souvent. Pendant les périodes les plus violentes (comme la crise égyptienne du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, ou certaines phases de la Première Croisade), des pillages et des massacres à grande échelle sont commis. Certains, comme ceux perpétrés par les croisés à Jérusalem en 1099, ou par les Mongols à Bagdad en 1258, touchent aussi les non combattants et marquent pour longtemps la mémoire collective. Mais, en général, la guerre est relativement régulée. Les prisonniers sont considérés comme une source potentielle de profit. On peut, lorsque ce sont des émirs, en espérer une rançon et, lorsqu'il s'agit de non musulmans, il est possible de les réduire en esclavage et de les vendre. Les captifs, notamment ceux qui sont réputés bon combattants (comme les Mongols), sont par ailleurs régulièrement incorporés dans l'armée du vainqueur.

Des soins sont apportés aux soldats. Au XI<sup>e</sup> siècle, la flotte fatimide embarque des médecins à cet effet. Sur terre, il semble qu'il faille attendre la fin du XII<sup>e</sup> siècle pour que les hôpitaux militaires se développent. Le soin apporté au corps des combattants – du moins à l'élite – est aussi dénoté par l'évolution de l'armement défensif, qui s'alourdit fortement à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Les casques en cuir durci sont parfois remplacés par des protections en fer plus efficaces, au moins contre les coups d'épée. Les soldats d'élite portent une cotte maillée ou lamellaire (*jawshân*), en sus, souvent, d'une tunique rembourrée (longtemps nommée *kazâghând*), avant que des plaques de fer n'apparaissent et ne recouvrent, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, une cotte épaisse nommée *qarqal*, que sa cherté réserve aux seuls cavaliers d'élite. Sans doute ces efforts portent-ils leur fruit et rendent-ils moins vulnérables les *mamlûks*\*, dont l'achat et la formation est un investissement coûteux. Mais tous les soldats ne sont pas aussi bien équipés.

Quant aux morts, les siens propres et ceux de l'ennemi, ils sont comptés avec soin par les vainqueurs. Les cadavres des ennemis sont parfois profanés à des fins de propagande politique. Al-Maqrîzî (m. 1442) raconte ainsi que le Turc Alptegin, vainqueur contre les troupes fatimides près de Sayda en 975, fait trancher les mains droites des 4000 soldats maghrébins morts pour envoyer ce trophée macabre à Damas, où on les exhibe.

### **C. Les armées de l'Occident musulman**

À partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'Occident musulman voit la fin de l'hégémonie militaire andalouse et l'essor de la prédominance militaire nord-africaine, avec la création de l'émirat almoravide (v.), puis celle du califat almohade (v.), qui s'étendent tous les deux de part et d'autre du Détroit de Gibraltar. Cette évolution a de profondes conséquences sur la composition et l'organisation des armées d'Occident du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

## a. Structures et composition

### La garde princière : *hasham*

Selon Évariste Lévi-Provençal, au moment de sa splendeur, le califat omeyyade de Cordoue n'aurait pu compter que sur une armée permanente de 5000 hommes, payés de manière régulière par le calife 'Abd al-Rahmân III. Ce chiffre contraste avec l'importance des troupes que l'émir almoravide, Yûsuf ibn Tashfîn (1071-1106), aurait emmenées avec lui en Andalus en 1085 (entre 100.000 et 500.000 hommes selon un chroniqueur, dont les chiffres semblent hyperboliques). Quant aux Almohades, ils se seraient appuyés sur 300.000 hommes, chiffre lui aussi surdimensionné, lors de la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212.

La garde califale omeyyade de 5000 hommes correspond à ce que les sources appellent *hasham*\* à l'époque almoravide. En effet, une des premières informations donnée par les sources sur Yûsuf ibn Tashfîn est sa décision de créer une garde d'élite composée d'esclaves noirs (*'abîd*) et blancs (*'ulûj*, au pluriel *a' l'âj*), regroupés sous le nom de *hasham*, sur le modèle de la garde califale de 'Abd al-Rahmân III. Yûsuf ibn Tashfîn achète ainsi 2000 esclaves noirs qu'il dote de montures en 1071-2. Une tradition leur attribue d'ailleurs en grande partie la victoire de Zallâqa en 1086. L'émir almoravide Yûsuf aurait en outre acquis en al-Andalus 250 esclaves blancs auxquels il aurait fourni des chevaux. Cette garde palatine reflète la nécessité de créer au sein de l'armée un corps professionnel lié au seul souverain, sans lien avec les tribus fondatrices, devant tout à son chef. Les *hasham* apparaissent aussi à l'époque mérinide, par exemple lors de la bataille du Salado (1340).

Durant les batailles, la mobilisation fait aussi appel à des troupes occasionnelles bien plus nombreuses, la garde ne participant à ces batailles qu'en dernière extrémité pour assurer la survie du prince. En 1077-1078, Yûsuf b. Tashfîn augmente l'armée avec des contingents tirés de tribus du désert, Lamtûna, Massûfa, Judâla entre autres. Par ailleurs, il réunit dans ses armées une grande quantité de Jazûla, Lamta, Masmûda et Zanâta qui reçoivent aussi le nom de *hasham*. Ainsi, lors de la bataille de Zallâqa, l'Almoravide Dâwûd ibn 'Â'isha commande une troupe de 10.000 hommes sur les 40.000, dont 25.000 Andalous, qui compte l'armée musulmane. Alphonse VI de Castille aligne quant à lui 80.000 hommes. Quand Yûsuf ibn Tashfîn nomme son fils héritier en 1101-1102, il exige de lui 17.000 hommes pour protéger les frontières d'al-Andalus.

### La diversité des armées

Outre la garde princière, quelques milliers d'hommes, le plus souvent des étrangers, noirs ou chrétiens, particulièrement bien traités, forment le noyau des armées almoravides, almohades, hafsides, mérinides et nasrides. Mais on trouve aussi dans toutes les armées de l'époque des « Volontaires », désignés dans les sources comme *ghâzîs*\*, *muttawi'*, ou *murtaziqa*. Ils appartiennent à la catégorie des troupes non professionnelles dont la participation à l'armée est limitée à des rencontres ponctuelles. Les sources présentent parfois la levée des troupes comme une initiative populaire pour répondre à l'appel du *jihâd*\*, plutôt que comme une obligation imposée par le pouvoir central. Toutefois, hormis certains oulémas\* comme Ibn Sukkara al-Sadafî, mort à la bataille de Cutanda (1120), ces Volontaires ne semblent pas toujours enthousiastes.

Les groupes tribaux, Berbères et Arabes, fournissent le gros des troupes des différents mouvements de réforme et dynasties du Maghreb. Les Kutâma permettent aux Fatimides de renverser les Aghlabides d'Ifrîqiya en 909, puis de s'imposer en Égypte en 969. En revanche, une des principales innovations des califes almohades est d'introduire dans leurs armées des tribus arabes nomades, arrivées au XI<sup>e</sup> siècle en Ifrîqiya dans le sillage des « invasions hilâliennes ». C'est le premier calife almohade, 'Abd al-Mu'min (1130-1163), qui inaugure cette pratique, après une expédition au Maghreb central en 1151 et en Ifrîqiya en 1160. Après avoir vaincu militairement ces tribus arabes, il leur propose de poursuivre le *jihâd* en son nom dans la péninsule Ibérique contre Ibn Mardanîsh. Le chroniqueur Ibn Sâhib al-Salâ mentionne ainsi leur présence dans toutes les grandes rencontres qui se déroulent dans la péninsule Ibérique à partir de cette date. Leur intégration dans les armées califales renforce celles-ci, mais

en même temps elle introduit un élément d'instabilité, et les gouverneurs du Levant écrivent régulièrement au calife pour se plaindre des abus des troupes arabes installées dans leur région.

Les Andalous ne constituent pas une « ethnies » à proprement parler. Pourtant face aux Berbères du Maghreb, clairement identifiés par une langue, des coutumes vestimentaires, ou un système anthropologique différent, face aussi aux Arabes arrivés au Maghreb depuis le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, ils constituent un groupe qui se reconnaît comme tel. Ils se considèrent comme arabes, mais des Arabes urbanisés, cultivés, porteurs de traditions arabes remontant à l'époque des Omeyyades de Damas, et parlant une langue arabe qui a sa spécificité. Le califat omeyyade de Cordoue, proclamé sans faire appel à la force militaire des tribus, fait exception dans l'Occident islamique. À partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle et du règne d'al-Mansûr, le pouvoir militaire est cependant de plus en plus confié à des troupes en provenance du Maghreb. Les Andalous conservent cependant la direction technique des opérations, et certaines spécialités liées aux modalités de la guerre en Andalus. Les services des Andalous sont appréciés par les Almoravides et les Almohades en raison de leur connaissance du territoire et des techniques de lutte employées par les chrétiens. Il est probable que les Almoravides récemment arrivés du désert n'aient pas été au fait des techniques de siège, qu'ils délèguent à des éléments andalous, comme à Aledo (1088). L'acculturation et les transferts techniques sont cependant rapides, et les Almohades utilisent par exemple, lors du siège de Fès en 1146, une tactique probablement importée d'al-Andalus. Cependant, les spécialités perdurent, en particulier dans la marine et la poliorcétique. Les grands amiraux de la flotte almoravide sont des Andalous, les Banû Maymûn, qui passent au service des Almohades au moment de la chute de l'émirat almoravide. Certains Andalous, engagés durablement dans les troupes maghrébines, s'installent d'ailleurs à Marrakech où ils font souche.

L'utilisation de mercenaires chrétiens n'est pas une innovation de l'époque, en revanche leur utilisation au Maghreb dans les conflits internes est nouvelle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, ils en arrivent à former un corps organisé, surtout dans le royaume de Tunis, ou à Tlemcen où leur général (*qâ'id\**) était directement aux ordres du roi d'Aragon. Leur activité est essentiellement liée au recouvrement des impôts. À l'époque almoravide, ces milices chrétiennes demeurent fidèles à la dynastie jusqu'à la fin, bien que certaines sources les rendent responsables de la reddition de Marrakech. L'arrivée des Almohades suppose un revers pour elles puisqu'elles sont privées de leurs privilèges. Pourtant l'utilisation de troupes chrétiennes perdure. Un chef chrétien très célèbre, appelé le « Cid portugais », Giraldo Sempavor, est ainsi exécuté pendant le règne d'al-Mansûr (1184-1199). En effet, après servi aux côtés d'Ibn Mardanîsh, qui résiste aux Almohades dans le Levant espagnol pendant près de vingt ans, il devient général pour le compte du roi de Portugal Afonso Enriques, avant de passer au service des Almohades à Marrakech, au moment où les royaumes de Léon et de Portugal passent des trêves avec l'Empire almohade. Il participe aux côtés des Almohades à l'écrasement d'une révolte à Mâssa, avant d'être condamné à mort pour trahison : il aurait en effet envoyé une lettre au roi du Portugal pour décrire les faiblesses des défenses littorales almohades et l'inciter à attaquer le califat almohade par l'Atlantique.

Les Ghuzz\* apparaissent dans l'Occident musulman au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Ce sont des Turcs, envoyés au départ par Saladin pour combattre les Almohades, dont l'expansion et les ambitions l'inquiétaient. Un grand nombre d'entre eux étaient des archers (*rumât*), et ils conservèrent leur spécialisation après s'être soumis aux Almohades. Ils s'intégrèrent même rapidement à la hiérarchie almohade grâce à des unions matrimoniales. Ils servirent les Almohades jusqu'à la fin, avant de passer dans les rangs des armées mérinides.

#### **La composition des troupes**

La cavalerie constitue aussi la base des armées musulmanes d'Occident. Cela renvoie à un type de guerre particulier, la *ghazwa*, c'est-à-dire le pillage des troupeaux et des récoltes, qui ne nécessite pas la prise de contrôle du territoire ou des villes, mais une grande mobilité et une rapidité d'exécution. Il existe ainsi en al-Andalus des éleveurs d'équidés pour les armées des Taïfas, cependant que les tribus berbères possèdent de nombreux chevaux et des chameaux. Ceux-ci sont utilisés par les Almoravides pour leurs conquêtes au Maghreb, mais en Andalus c'est à cheval qu'ils mènent leurs batailles. Ce n'est qu'au

moment des sièges de ville et lors des grandes batailles que les fantassins entrent en action. Ils interviennent alors rangés en lignes, armés de longues lances et de dards pour repousser l'ennemi.

Pour la conquête des villes, les dirigeants font appel à des spécialistes du pic, de la sape et des échelles. Les Almoravides, qui viennent de zones où les villes fortifiées sont quasiment absentes, recrutent des techniciens andalous pour bâtir des machines de guerre, catapultes, balistes ou trébuchets. Yûsuf ibn Tashfîn fait ainsi venir de Murcie des charpentiers et des ouvriers pour le siège d'Aledo (1088).

### La flotte

La période comprise entre le x<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle est marquée par la conquête de la Méditerranée par les flottes latines. Pourtant, jusqu'au xii<sup>e</sup> siècle les musulmans, et plus particulièrement les Omeyyades de Cordoue, les Almoravides puis les Almohades possèdent des marines puissantes, capables d'intervenir dans tout le bassin occidental de la Méditerranée. Ces marines se livrent à de la piraterie organisée par les autorités. Il s'agit d'une pratique complémentaire de celle du commerce. Avec l'émergence des puissances commerciales italiennes, on assiste à des tentatives de régularisation des relations maritimes dans le cadre d'un commerce régulier, qui n'empêche pas la piraterie plus ou moins légale.

Bien étudiée par Christophe Picard (1997), la politique maritime almohade est la dernière tentative de grande ampleur de constituer une marine impériale. Les Almohades s'appuient dans un premier temps sur les grands amiraux andalous qui dirigent la flotte almoravide basée à Almería. La famille des Banû Maymûn, amiraux de père en fils, passe rapidement au service des nouveaux maîtres du Maghreb et participe à la création des élites maritimes almohades. Les sources nous apprennent ainsi que les *talaba*\* almohades reçoivent une formation à la naumachie dans les bassins construits à cet effet à Marrakech. La flotte almohade est si réputée dans le bassin méditerranéen que Saladin aurait fait appel, en vain, au calife pour bénéficier de l'aide de ses navires contre les troupes de la Troisième croisade (1189-1192). Les conséquences de cette politique navale ont fait l'objet de nombreux débats : elle aurait provoqué la déforestation et la désertification d'une partie du Maghreb. À partir du milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, avec la crise du califat almohade, ce sont les flottes italiennes qui contrôlent désormais la Méditerranée et le commerce méditerranéen.

### Les soldes

Il est difficile de percevoir une évolution dans la gestion des troupes dans l'Occident musulman. Il semble que l'organisation militaire ait été assez élaborée aux époques almoravides et almohades : ainsi les troupes passant en al-Andalus sont inscrites au *diwân al-jund*, l'administration chargée de distribuer les soldes [LAGARDÈRE, ]. Ibn Mardanîsh, à la tête du Levant ibérique de 1147 à 1162, utilise lui aussi, dans sa lutte contre les Almohades, un *dîwân*\* pour gérer son armée. On a peu de renseignements sur le fonctionnement de ces bureaux, sur le montant des soldes versés, mais on les voit apparaître dans les chroniques dans les moments de crise. Certaines défaites sont ainsi expliquées par le retard dans le versement des soldes et par les défections qu'elle entraîne parmi les troupes les moins liées à la dynastie régnante.

En revanche, on est mieux informé sur la rétribution des militaires en concessions fiscales, appelées en Occident *sihâm* (pl. *ashâm*). Les chroniques nous apprennent par exemple que les tribus arabes enrôlées par les différents califes almohades reçoivent des terres en concession dans la péninsule Ibérique, où elles doivent mener le *jihâd*\* contre les chrétiens. À la différence des *iqtâ*'-s\* attribués à des individus en Orient, les *ashâm* sont attribués collectivement à des groupes tribaux.

### Les défilés

Le défilé des troupes est un moment d'exposition de puissance, une cérémonie destinée à impressionner la population, à asseoir l'autorité et à légitimer l'exercice du pouvoir. Ainsi une revue des troupes (*'ard*) est réalisée à l'époque almohade tous les trois mois et sert au paiement des soldes et à la vérification des effectifs. À cette occasion, la relique du coran, attribué au troisième calife 'Uthmân (r. 644-656), et l'ouvrage du Mahdî\* Ibn Tûmart, précèdent les troupes ; la première, préservée dans un boîtier incrusté de pierres précieuses, est portée par une chamelle blanche, le second par une mule.

## b. Les différents types de guerre

### Les formes dominantes de combat

Les régions frontalières des émirats et califats occidentaux sont d'abord le lieu d'une guerre « endémique », chronique, régulière. D'ampleur mesurée, celle-ci se caractérise par des opérations annuelles qui accompagnent l'émergence de « sociétés de frontière », et qui contribuent puissamment à en modeler la vie. Elle est l'horizon permanent des habitants de la zone, et détermine le peuplement, les activités et les mentalités. Ce type de guerre, fondé sur des effectifs réduits, sur la mobilité et sur la rapidité d'exécution est, paradoxalement, « conservateur ». Il ne vise pas à bouleverser l'équilibre de la frontière, mais à assurer la reproduction sociale et l'enrichissement de ceux qui y participent, quand il ne fait pas partie des obligations des gouverneurs de province.

En revanche, les sièges de villes ou de places fortes relèvent d'une tout autre logique. Beaucoup moins réguliers, quoique très nombreux entre la fin du XI<sup>e</sup> et la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, au Maghreb et dans la péninsule Ibérique, ils impliquent la participation de forces plus nombreuses. Il s'agit d'une guerre de position dont le déroulement est « statique ». Pourtant elle tend à créer les conditions de l'expansion, territoriale et sociale, d'une formation politique sur une autre. Lors de la défense de Grenade contre les troupes d'Alphonse I<sup>er</sup> le Batailleur en janvier 1126, le *Bayân* d'Ibn 'Idhârî (début XIV<sup>e</sup> siècle) rapporte que la défense de la ville est assurée par tous les hommes de la ville. Seuls les femmes et les enfants seraient demeurés dans les maisons.

Lors des sièges, les murailles compensent la faiblesse des effectifs. Un archer posté sur les murailles peut lancer efficacement ses flèches sur une distance de 140 mètres environ. Les défenseurs disposent de tout un arsenal pour se défendre. On ne sait pas, en revanche, si les défenseurs des villes en al-Andalus utilisent le feu grégeois, comme dans les villes orientales contemporaines. Un récit de 'Abd Allâh, l'émir ziride de Grenade, à propos du siège d'Aledo (1088), évoque les engins utilisés et les ripostes possibles. Pour les machines de siège, comme pour la défense, nous sommes tributaires du caractère flou des récits. Ils ne décrivent pas précisément les mangonneaux (*manjanîq*), qui utilisent un système de cordes tordues pour envoyer leurs projectiles, ni les trébuchets et les catapultes. À partir du XII<sup>e</sup> siècle, le contrepoids se répand, sous la forme d'un filet contenant des pierres ou d'une caisse de sable. Il permet une plus grande régularité du tir, mais alourdit l'engin. La construction de ces appareils et la prise d'une place constituent une entreprise de grande ampleur. En 1211, pour préparer le siège de Salvatierra, le calife almohade al-Nâsir (r. 1199-1213) ordonne la mobilisation des contingents andalous, la fabrication de machines de guerre, et le recensement des habitants des districts et des régions afin qu'ils accomplissent des razzias préparatoires.

Une troisième manifestation de la guerre met en jeu des effectifs beaucoup plus importants. Cet aspect de la guerre recouvre en fait les deux précédentes, puisque des colonnes mobiles sillonnent les régions traversées, et que les places fortes et les villes rencontrées sont assiégées. Parfois ces grandes expéditions débouchent sur un affrontement au sommet, un duel final en rase campagne dont l'issue établit un nouveau rapport de force et détermine les modalités d'une trêve ou d'une paix définitive : la bataille de Zallâqa (1086) entre l'émir almoravide Yûsuf ibn Tashfîn et les Castellans ; celle de Sétif (1153) entre les tribus arabes d'Ifrîqiya et les armées almohades du calife 'Abd al-Mu'min ; celle d'Alarcos (1195) entre le calife almohade al-Mansûr et Alphonse VIII de Castille, ou enfin celle de Las Navas de Tolosa, entre al-Nâsir (1199-1213) et les trois rois coalisés pour l'occasion, Alphonse VIII de Castille, Pierre II d'Aragon et Sanche III de Navarre.

### Chrétiens contre musulmans

L'historiographie traditionnelle a accredité l'idée que la conquête chrétienne dans la péninsule Ibérique avait été facilitée par la faiblesse militaire des musulmans, par la puissance de la cavalerie lourde, par l'utilisation précoce des armures par les chevaliers occidentaux, par la difficulté des Andalous à se défendre et à s'armer convenablement. Il convient toutefois de noter que les sources narratives sont silencieuses sur les questions techniques : il est inutile d'y chercher une description réaliste des armes et



des protections utilisées. Quelques indications éparées peuvent faire l'objet d'interprétations prudentes, mais dans l'ensemble, même en croisant les textes, les récits et les images, on arrive à peine à dessiner le portrait du guerrier musulman type. Dans un travail récent sur les capacités militaires des troupes en présence dans le pays valencien au XIII<sup>e</sup> siècle, Josep Torró Abad estime nécessaire d'en finir avec l'idée d'une supériorité technique chrétienne qui aurait permis les succès de la *Reconquista*.

Cet auteur, même s'il reconnaît que les forces étatiques musulmanes sont peu nombreuses dans le royaume de Valence au XIII<sup>e</sup> siècle, conteste l'idée que les territoires andalous sont peuplés de civils désarmés. Cette vision des choses est liée à un malentendu et à une mauvaise traduction des sources latines de l'époque. Ces sources utilisent en effet l'expression *inermes* pour décrire les musulmans. Or ce terme ne désigne pas nécessairement des hommes désarmés, mais plutôt des hommes sans armure. Les communautés paysannes andalouses réfugiées dans les *husûn*\* du Sharq al-Andalus ne portent pas d'armures, ni de cottes de mailles, sans pour autant être désarmées, au contraire. Josep Torró voit plus justement dans cette absence d'armures, non un signe de faiblesse, mais la preuve de l'engagement populaire et privé dans les combats, et relie aussi ce trait à l'absence d'une classe de guerriers professionnels.

Il insiste en outre sur la lenteur de la conquête chrétienne (plusieurs dizaines d'années), sur l'intensité de la résistance (en particulier celle d'al-Azraq entre 1245 et 1258), sur la violence des révoltes qui précèdent l'insurrection générale des musulmans du royaume de Valence en 1276-1277, sur la très vraisemblable diffusion des techniques militaires de part et d'autre, et sur la considération et la réputation dont jouissaient les capacités musulmanes de défense auprès des chrétiens. Cet auteur relativise en outre l'« appareil militaire féodal ». S'il reconnaît l'efficacité indéniable de la cavalerie lourde en rase campagne, il insiste sur le fait que les troupes de chevaliers en armure, force dissuasive incontestable, y compris en petits groupes dans les opérations de reconnaissance, sont inefficaces en milieu montagnard où des troupes plus légères et plus mobiles, utilisant des flèches et des carreaux d'arbalètes constituent une riposte efficace.

## **Conclusion**

En Orient, les régimes militaires créent des armées efficaces, qui leur permettent de mener avec succès la lutte contre les croisés puis contre les Mongols. L'évolution la plus marquante est la professionnalisation des armées, qui conduit des esclaves militaires non Arabes à les diriger puis à s'emparer du pouvoir. Dès le X<sup>e</sup> siècle, ces cavaliers professionnels, lourdement armés, forment une élite sociale et combattante peu nombreuse mais bien formée. Il faut cependant attendre la création du sultanat mamlouk pour qu'ils créent une machine de guerre strictement hiérarchisée, dont les cadres de direction sont ethniquement assez homogènes. Dans l'Occident musulman, en revanche, ce processus d'homogénéisation n'a pas lieu, au contraire.